

Le sourire d'Abdallah

Abdallah, que la classe de 2MO-MV1 connaît, est super joyeux. Il est toujours très souriant, très gentil et, surtout, à l'écoute des autres. Même s'il a encore un peu de mal à bien parler français, il essaye de persévérer pour nous comprendre ou nous aider. Il est tout le temps de bonne humeur, même le matin ! C'est le premier à venir dire bonjour à tous sans exception, le sourire aux lèvres. Bon, Abdallah n'est pas non plus parfait : de nature calme, il lui arrive de s'énerver lorsque l'un d'entre nous lui dit quelque chose ! Et quel mauvais perdant : quand c'est son tour d'aller chercher une cruche d'eau à la cantine, il déclare qu'il n'a pas soif ! Malgré ces petits travers, « *J'adore être avec lui et je suis heureux qu'il soit mon ami* » déclare Jérémy.

Abdallah habite à Metz avec ses deux parents et ses quatre frères. Il est né le 1^{er} janvier 2002 donc il a eu dix-huit ans, il n'y a pas longtemps. Nous savons aussi qu'il aime bien la mécanique auto c'est pourquoi il prépare un Bac Pro dans cette branche.

Abdallah a beaucoup de talents. Il sait parler quatre langues : le français, l'arabe, le turc et le kurde. Abdallah est aussi musicien : il joue d'un instrument qui s'appelle le saz. Il nous a donné un petit « concert » lors du goûter de Noël au CDI. « *Metz, c'est bien : on va à l'école, on est tranquille, je suis avec mes parents, il n'y a pas la guerre.* »

Abdallah, que la classe ne connaissait pas avant, a vécu une autre histoire. Il est né à Kobané, petite ville au nord de la Syrie. Il vivait paisiblement avec ses parents dans une petite maison. Son père était maçon, près de la ville d'Alep, et sa mère ne travaillait pas.

A l'âge de huit ans, en 2010, il a dû quitter la Syrie car ses parents devaient fuir la guerre qui faisait rage, à ce moment-là.

Sa famille et lui sont restés quatre ans dans un village à la frontière turque en attendant de pouvoir quitter le pays. Durant cette période, « *Mes parents ne voulaient pas nous montrer la guerre, ils voulaient nous préserver* », raconte Abdallah. Malgré ça, la famille de huit personnes a vécu tout ce temps sous une tente. C'étaient des conditions de vie très difficiles : par exemple, ils dormaient à tour de rôle, certains le soir, d'autres le matin. Abdallah a vu des gens morts tomber devant lui. La famille a pu survivre grâce à l'aide des oncles qui vivaient en Autriche. Rejoindre ce pays était d'ailleurs l'objectif de la famille.

Abdallah et les siens ont tenté de gagner la Grèce une première fois, mais le bateau s'est retourné. Ils ont été secourus et renvoyés en Turquie. Ils ont finalement réussi à rejoindre la Grèce en 2016, d'abord, sur l'île de Samos, puis à Athènes, enfin à la frontière serbe. La famille est restée presque deux ans en Grèce mais elle n'a jamais pu retrouver les siens en Autriche, ce pays ayant fermé sa frontière. Alors ce fut la France en avion, d'abord Clermont-Ferrand puis Metz par le train en 2017.

Quand il nous a raconté son histoire, « *Je ne le reconnaissais plus* », confie Jérémy...

Les élèves de 2MO-MV1, Lycée André Citroën Marly, sur une idée de Benjamin AMANN

Une femme qui aide son prochain

En 1980, Nicole François s'est présentée à la DDASS, un service d'hébergement pour les enfants orphelins. A la suite de nombreux tests d'aptitude, elle héberge 3 enfants deux ans plus tard. Elle a ainsi consacré 40 ans de sa vie pour aider les jeunes enfants délaissés.

Son enfance :

Née en 1945, Nicole François grandit en ayant une enfance difficile. Son père n'avait pas de travail mais il aidait les fermes voisines pour la moisson, et sa mère était mère au foyer.

Jeune femme, elle rêvait de devenir coiffeuse mais ses parents n'avaient pas les moyens de lui payer les études. Quelques années plus tard, elle rencontre Jean-Claude, avec qui elle s'est mariée et a eu trois enfants : Fabrice, Michel et la petite dernière, Marilyne.

Son engagement :

Cette femme engagée décide dès 1980 d'accueillir chez elle des enfants orphelins. Elle attend cependant plusieurs années, le temps que ses propres enfants puissent être autonomes. Suite à des contrôles d'inspection du foyer et de tests psychologiques, cette femme dévouée recueille une fratrie de 3 enfants.

En tout, Nicole garde 8 enfants : **«chaque enfant que j'ai accueilli, je le considérais comme le mien »**.

Malgré le départ de certains, elle réussit à garder le contact avec eux. Nicole est toujours émue à chaque appel ou lettre qu'elle reçoit. Réussir à avoir une longue relation avec eux est tout aussi compliqué, c'est ce qui émeut particulièrement Nicole.

Un des enfants qu'elle a gardés vit toujours chez elle ; aujourd'hui, il a 21 ans et considère Nicole comme un véritable membre de sa famille. **« Il me voit comme sa vraie grand-mère, mes enfants comme ses oncles et ses tantes et mes petits-enfants comme ses cousins »**.

A partir de leur majorité, les enfants ne peuvent plus rester dans leur famille d'accueil car celle-ci n'est plus rémunérée. Mais Nicole leur propose toujours de rester chez elle. Certains partent sans rien dire, il est difficile pour Nicole de voir que des enfants s'enfuient.

Il n'est jamais facile de garder des enfants qui ne sont pas les siens, mais ils sont accueillis très jeunes et suivent des tests psychologiques dès leur enfance jusqu'à leur adolescence. Il

peut y avoir des difficultés à garder des enfants car certains sont violents mais cela est souvent dû à leur passé difficile et douloureux, elle ne leur en a jamais voulu : **«Un des enfants a dû être repris par les services sociaux car il était violent avec moi et mes enfants »**.

L'année dernière, sa petite-fille a contacté tous les enfants qu'elle avait hébergés pour lui faire une surprise. Nicole était très étonnée et émue de revoir les enfants qu'elle gardait et qui sont devenus des adultes.

« Je suis une femme lambda qui fait de son mieux pour aider son prochain »

Nicole est une petite femme de 74 ans qui a fait preuve d'altruisme et d'humanité pour les enfants les plus démunis.

Lisa Macaud
Maha Zahdani

Isabelle, la bonne fée du bois de Vincennes

Partie se promener avec son neveu au bois de Vincennes pendant ses congés en octobre 1999, Isabelle, éducatrice au centre départemental de l'enfance à Metz, n'a pas hésité à sauver une petite fille de 2 ans de la noyade.

Les enfants, Isabelle les connaît bien. Elle en a même fait son métier. C'est un métier très prenant et parfois elle a besoin de prendre l'air, de souffler en compagnie de son neveu Teddy dont elle aime bien s'occuper.

« On se promenait ensemble sur un chemin qui borde le lac artificiel du bois de Vincennes quand j'ai vu un petit garçon glisser sur le petit talus qui borde la rive et entrainer sa mère dans sa chute. Déséquilibrée, la maman a oublié que sa petite fille n'était pas attachée sur le porte bébé. L'enfant, qui avait deux ans a soudain glissé du porte bébé et est tombé à l'eau », raconte Isabelle qui revit intensément l'événement qu'elle a vécu un après-midi d'octobre 1999.

« Sans réfléchir je me suis jetée à l'eau pour secourir la fillette. Une fois à l'eau je me suis aperçue que j'avais pied. Je n'ai pas hésité. J'ai pris l'enfant contre moi. Je me souviens qu'il pleurait et que sa mère était en panique », poursuit celle qui n'a pas l'allure d'une sportive mais travaille depuis une vingtaine d'années auprès d'enfants au sein du Centre départemental de l'enfance à Metz. « La maman était pétrifiée par la peur. Elle a mis quelques secondes pour reprendre ses esprits et m'a remerciée très chaleureusement d'avoir sauvé sa fille, tout en nettoyant et en couvrant son enfant avec des vêtements secs et chauds. »

Si la Nancéienne n'a jamais oublié la joie qu'elle a éprouvée ce jour-là en sauvant cette petite fille, elle affirme n'en avoir retiré *« aucune gloire »*. *« Pour moi, c'était naturel »*.

KABA Daouda – 2 MELEC

Un homme ordinaire

« Cette année, Paul Durand a 60 ans. Au sein de la police, il a fait « un peu de tout ». Pourtant, les 10 années passées à Paris en tant qu'inspecteur sont celles qui l'ont le plus marqué. »

L'air affable, Paul se lance dans une description du métier. La brigade criminelle est une division policière qui enquête sur les crimes de sang, les viols et les enlèvements. Elle est structurée en groupes contenant immanquablement un chef de groupe, un adjoint et un procédurier. Tous ces hommes ont la charge d'entre 50 et 60 crimes par an.

« Quand tu commences une enquête, tu la termines ».

« Les jours sans crimes ? ». Il sourit : « Y avait des semaines on travaillait sur deux affaires. « La semaine de 40 heures, je la finissais le mardi soir ».

« C'est un engagement envers la société, envers toi-même, envers ce que tu considères comme juste... »

Comme la plupart de ses collègues, il intègre cette unité pour l'adrénaline. Le métier lui paraît « vivant » et « intéressant ». Et, quand bien même ce n'est pas la motivation première, les membres de cette brigade en ressortent auréolés d'un certain prestige. Pourtant, au fil des années, ce sont des valeurs telles que la justice et l'engagement qui prennent le pas sur les autres.

Il confie aussi avoir fait des cauchemars à la suite de certaines affaires particulièrement sanglantes. Pourtant, 10 ans durant avant qu'il ne s'exile en province pour mener enfin une vie de famille, il s'est totalement investi en tant qu'inspecteur.

Peut-on parler d'engagement ?

Il affirme que oui. « C'est un engagement envers la société, envers toi-même, envers ce que tu considères comme juste... » Son engagement découle donc de son sens de la justice. Selon lui, la justice est « une frontière entre le bien et le mal ». Il parle des gilets jaunes et de leur engagement, eux qui en sont là, à cause d'un manque de justice. Il met en lien l'engagement et la conviction : « La conviction que tu mets à faire ton métier, tes idéaux, c'est ça qui te permet d'avancer, de garder la ligne et de pas flancher ».

« Je ne vois pas ce que j'aurais pu faire d'autre »

Paul ne se considère pas comme un héros pour autant. Pour lui, la police et ses horaires chronophages sont identiques à toute corporation. De son métier, il lui reste deux ou trois désillusions, mais aussi beaucoup de fierté.

Une phrase résume toute sa philosophie : **« Il faut bien que quelqu'un le fasse ».**

Paul Durand n'est pas réellement un héros. Pas plus que le pompier qui plonge dans les flammes et l'éboueur devant chez vous tous les matins. Pourtant, il a fait partie de ces gens dévoués à la cause publique. Chacun sait que les « vrais héros ne portent pas de capes » et

encore moins un slip rouge par-dessus le collant. Nous n'avons pas pour autant toujours conscience que les héros sont autour de nous. Peut-être en faites-vous partie ? Ce sont des milliers de gens infatigables qui, ensemble, bâtissent une société. Alors, regardez autour de vous. Observez. Combien en connaissez-vous de ces héros discrets du quotidien ?

Alexandra Franz, Lycée Fabert

Un héros modeste face au danger du gaz

«On a souvent peur car il y a toujours un risque d'explosion, on ne sait pas sur quoi on va tomber». Frédéric est agent GRDF à Metz.*

Il exerce depuis 36 ans. Au quotidien, ses interventions sur les fuites de gaz dont il a la charge peuvent être très compliquées. Pour faire face, « il faut être rapide dans les interventions, concentré et minutieux », explique-t-il avant d'ajouter : «C'est un travail dangereux qui nécessite une disponibilité 24h/24h.»,

Intervenir sur une fuite est très périlleux : avec 5 à 15% de gaz accumulé dans un local, c'est l'explosion assurée à la moindre étincelle. « Un interrupteur qui s'allume, une sonnette déclenchée, un congélateur ou un frigo qui se met en route et c'est le drame ». Pour Frédéric, les doutes et la peur sont toujours présents sur les interventions. « Oui, quelques fois nous avons des hésitations car une fuite peut en cacher une autre. Il faut être très vigilant et avoir pleinement confiance dans les collègues qui vous accompagnent ».

Le spécialiste explique le déroulement d'une intervention : « Un client compose un numéro vert pour signaler une odeur de gaz. Cet appel abouti sur un plateau téléphonique qui dispatche les appels en fonction de la région. Un technicien GRDF est donc appelé par l'opérateur. Celui-ci appelle également les sapeurs-pompiers qui se rendent sur place pour réaliser la mise en sécurité. Quant aux agents GRDF, leur rôle consiste à détecter la provenance de la fuite de gaz. Si celle-ci se situe à l'intérieur d'un immeuble la procédure consiste à couper l'alimentation générale en gaz grâce à un robinet qui se situe à l'extérieur du bâtiment. Dans ce cas, le danger est important : les pompiers doivent donc évacuer les habitants. Ils posent également des extracteurs pour vider le gaz qui s'est répandu dans l'air ». Une manière de gérer la situation en sécurité.

Frédéric raconte pourquoi il a eu envie de faire ce métier : «J'étais chauffagiste de formation et ce métier m'a intéressé car les activités y sont variées», détaille-t-il. Durant sa carrière, l'agent GRDF a exercé diverses fonctions : « J'ai commencé comme plombier de distribution, ensuite plombier d'exploitation, chef de travaux, gestionnaire du magasin de matériel et maintenant RT ce qui signifie référent technique (chef d'équipe)».

Frédéric ne réalise pas qu'il sauve des vies mais est conscient du danger pour lui et pour les autres.

Axelle Rohr et Candice Schmoderer

*Le prénom a été changé à la demande de l'intéressé.

Les agents d'entretien, du personnel important.

Pour moi, les agents d'entretien du lycée sont des personnels importants. Ils apportent la propreté, le bien-être et donc beaucoup de bienfaits à tous les individus d'un établissement scolaire.

Je pense que ce métier est honorable, admirable et digne de respect. C'est un travail difficile, mais certaines personnes le méprisent et disent que c'est un sous-métier, bon pour les bons à rien. Pourtant les agents luttent contre les risques comme la contamination liée aux produits, à l'urine ou aux moisissures etc... Ces personnes sont des héros et des héroïnes, imaginez un monde sans eux, sachant que l'Homme est un porc par nature.

J'ai interviewé **Maryame Cipolletta**, elle travaille dans mon lycée. Voici ce qu'elle m'a dit : « J'aime ce que je fais, j'ai toujours voulu exercer ce métier. J'ai commencé comme agent d'entretien en contrat d'emploi solidarité (CES) en 1995. Ensuite j'ai passé le concours pour devenir fonctionnaire d'État. En 2008, je suis devenue fonctionnaire territoriale. Au début, par manque de machines, la tâche était compliquée. À partir de l'an 2000, les élèves ont changé, les choses ont commencé à se dégrader, mais imaginez que se soit votre maman qui nettoie ! »

Mais elle affirme qu'elle ne changerait rien, qu'elle aime tout dans son travail.

Léo

Sauvetage à l'usine Unimétal de Rombas

A chacun ses héros. Mais à l'usine Unimétal de Rombas, c'est un sidérurgiste des hauts fourneaux qui a accompli un acte héroïque en sauvant la vie de son collègue.

Dans l'histoire de l'usine Unimétal de Rombas, tout le monde se souviendra d'Emmanuel Crisolito, un sidérurgiste de cinquante ans, travaillant avec toute son équipe comme fondeur aux hauts fourneaux. Situé dans la vallée de l'Orne en Moselle, le complexe Unimétal est une usine depuis 1890 produisant essentiellement des produits longs en aciers. L'usine a été, dans les années 1970, une des plus importantes usines sidérurgiques de Lorraine. Au début du XXe siècle, les allemands sont soucieux de valoriser l'exploitation de la minette qui connaît une période de succès. Elle est abondante en Moselle annexée.

UN HOMME A L'INSTINCT REMARQUABLE

Le 28 Janvier 1980 au petit matin, Emmanuel Crisolito rejoint son poste afin de débiter son travail. C'est lors du prélèvement d'un échantillon de fonte dans la coulée pour faire une analyse des composants, qu'Emmanuel Crisolito aperçoit son collègue près de lui. Il était en train de se réchauffer avec la chaleur que dégage la fonte. Il commence alors à s'approcher dangereusement du bord de la coulée de fonte. Emmanuel le voit soudain perdre l'équilibre. *« C'est à ce moment-là qu'instinctivement, sans même réfléchir, j'attrape brutalement et de justesse le manteau que porte mon collègue afin qu'il ne tombe pas dans la rigole »* raconte le sidérurgiste toujours ému quarante ans plus tard. Après avoir repris ses esprits, l'homme s'est

immédiatement rendu compte de la situation qui aurait pu finir d'une façon assez tragique, et a remercié son collègue de l'avoir sauvé d'une mort certaine. Pour certain c'est un véritable héros, en tout cas son acte de bravoure a été salué par ses collègues ainsi que son contremaitre.

Eva LEBRUN
Maéva IDRIZI
Christabel MULLER
Lycée JULIE DAUBIÉ, Rombas

Une vie au service de son pays

Les images de guerre lui reviennent. Pacifique de nature, il n'était pas prêt pour cela. André Florquin, ancien militaire avant de devenir gendarme, est maintenant à la retraite.

La source

En 1940, durant la seconde guerre mondiale, André Florquin est alors âgé de 6 ans. Devant l'invasion allemande et les premiers bombardements, il a été évacué avec sa mère. En cours de route, ils ont été mitraillés par des Stukas (de redoutables avions de guerre allemands). Ce sont ses premiers contacts avec la guerre et la peur.

Une carrière imprévue

« Ce n'est pas sans larmes, que j'ai dû me plier à l'autorité parentale et à 13 ans seulement, entrer en tant qu'enfant de troupe à l'École Militaire Préparatoire de Tulle ». Assis dans son fauteuil de cuir blanc, le regard dans le vide, André n'a rien oublié, et surtout pas qu'il voulait devenir ébéniste. Malheureusement, son père militaire dans l'âme, auquel il fallait impérativement obéir à l'époque, rêvait de le voir en uniforme de général d'armée. Il nous a confié avoir eu l'impression que quelqu'un lui avait volé son enfance.

La dureté de la guerre

Engagé dans l'armée, il est obligé de partir à la guerre pour défendre son pays. A 18 ans à peine, il part en Indochine. Loin de son pays natal, il s'efforce de protéger les hommes mis sous sa responsabilité. Après la fin de ce conflit, il retourne en France pour une courte durée, durant laquelle il est décoré de la croix de guerre. Il est décrit par ses supérieurs, comme un « Jeune Sous-Officier d'un dynamisme et d'un cran remarquable ». 1954, c'est le départ pour l'Algérie. Dans son récit, il nous a bien fait comprendre qu'il n'était pas fait pour combattre, et n'était pas prêt à toute cette violence. Il nous a exprimé ses interrogations : « Tous ces morts pour qui ? Pour quoi ? Ces ennemis ne défendent-ils pas eux aussi leur liberté ? ». Il est encore réveillé par les cauchemars de la guerre et n'oublie pas les camarades qu'il a vu tomber et à qui il a dédié ses médailles.

Le retour définitif au pays

Entre deux campagnes, il a trouvé un peu de bonheur auprès de celle qui est devenue sa femme. Après toutes ces épreuves, il a quitté l'armée de terre pour devenir gendarme en 1960. Durant 29 ans, il a donné sa vie au service de la gendarmerie et a beaucoup aimé ce métier, dans lequel il a participé à la protection des personnes et des biens. En avril 1989, lors de son départ à la retraite, son général lui a remis la légion d'honneur pour tous les services rendus à sa patrie. On ne choisit pas toujours de devenir un héros, on le devient quand les circonstances nous y poussent. André Florquin ne voulait pas s'engager dans l'armée ; malgré tout, il a protégé sa patrie et ses camarades : « Comme bien d'autres, je n'ai fait que mon devoir »

J.M et Z.L Louis Vincent